

Festival du film et du pastoralisme

DEBAT / Le festival du pastoralisme a inauguré sa 13^e édition lors d'une soirée dédiée au loup.

Le loup dans le viseur



Axel Falguier (à droite) et Marc Kanne (à gauche), ont présenté deux visions différentes du loup dans leurs documentaires.

130 paires d'yeux fixent Marc Kanne et Axel Falguier. La salle du cinéma Le Club à Grenoble est pleine pour le lancement du festival du pastoralisme sur le thème du loup. *L'heure des loups*, le documentaire de Marc Kanne présente le quotidien des éleveurs face au canidé. « Je n'avais pas prévu de travailler sur cette thématique car je la trouvais trop complexe, mais après avoir rencontré un éleveur victime d'une attaque récente, j'ai décidé de prendre ma caméra », raconte-t-il. Le documentaire d'Axel Falguier *Loups et moutons, des solutions ?* est plus technique, centré sur les moyens de protection. « Je viens plutôt du monde de l'écologie. Je ne voulais pas être dans la passion », explique-t-il. Les deux réalisateurs ont choisi de ne pas montrer l'animal. Les deux ont utilisé des schémas ou des dessins. « Sur le terrain, on ne le voit pas, il est beaucoup dans la tête. Je voulais donc montrer ça dans le film », explique Axel Falguier. Malgré quelques thématiques communes aux deux films, la différence de points de vue reste flagrante. « On essaie d'être objectif mais on a quand même chacun un point de départ », confirme Marc Kanne.

Une protection forte

Dans la salle, éleveurs, bergers, et citoyens cherchent à comprendre... et échanger. « On voit le nombre de loups tués et on sait que vous avez le droit d'abattre, alors quel est le problème en fait ? », interpelle un spectateur. « Il y a 12 000 bêtes tuées chaque année, la population de loups sera à 500 spécimens en 2019 et il y a déjà 8 000 chiens de protection en France. En 2023, si on suit les croissances de chaque paramètre, ça fera 24 000 brebis tuées, une population de 1 000 loups,

et 16 000 patous... il va y avoir un problème avec les promeneurs », répond Marc Kanne. « Le loup est là et vous allez devoir vous adapter aux moyens de protection le plus tôt possible », prévient le second réalisateur.

Pourtant, les deux sont d'accord pour dire que les moyens de protection ne sont pas assez performants. « S'il n'y a pas de moyen fort derrière, de toute façon, le loup passera tôt ou tard », souligne Axel Falguier. Dans son documentaire, il liste les charges des moyens de protection et les aides données et montre la difficulté de gérer le port d'une arme pour un berger. Marc Kanne s'est concentré sur les conséquences pour les éleveurs. « Le loup mêt à mal les petits élevages qui peuvent difficilement faire du pastoralisme extensif avec les moyens de protection. Mais cela n'empêchera pas d'avoir de la viande et du lait en supermarché, loin des aliments de proximité ».

Vivre l'attaque

« Dans les Abruzzes, en Italie, on a le loup et les éleveurs vendent quand même leur production et les promeneurs passent sans difficultés dans les troupeaux, pourquoi vous ne faites pas pareil ? », interroge une spectatrice. « L'Italie a les mêmes difficultés que nous », tempère Bruno Caraguel, directeur de la FAI.

Les premières minutes de *L'heure des loups* montrent un éleveur qui abat une brebis à la suite d'une attaque. Un sursaut à secoué la salle durant la projection. « J'ai apprécié que tu montres les conséquences d'une attaque. On ne le montre jamais », remercie un jeune berger. ■

VM

Le festival de l'ouverture ✓

Le festival du pastoralisme, ouvert à tous, raconte la vie des éleveurs et des bergers, d'ici ou d'ailleurs. « Le pastoralisme est une tradition orale. Les films nous permettent de communiquer et de faire un passage aux générations futures », témoigne Bruno Caraguel, directeur de la Fédération des alpages de l'Isère (FAI), organisatrice de l'événement. Cette année est la 13^e édition, mais seulement la deuxième à Grenoble. La salle était comble pour la plupart des projections. Le public différent a permis « d'ouvrir les échanges ».

Parler du loup

Chaque année, les réalisateurs peuvent inscrire leur film et la FAI effectue une sélection. « Il y a eu beaucoup sur le loup cette année. On les a sélectionnés sur le côté récent et la présence du triptyque homme, animal, territoire », raconte Bruno Caraguel. Si le thème semble avoir été longuement traité, l'approche cinématographique est différente. « Le débat public est mort et enterré dans l'œuf. Avec les films, on veut que les gens s'en saisissent pour réfléchir », témoigne-t-il. ■

VM



Bruno Caraguel, directeur de la Fédération des Alpages de l'Isère.



Des professionnels du pastoralisme ont échangé sur l'avenir des alpages et des métiers qui y sont liés.

TRANSMISSION / Après la projection des films, les éleveurs, bergers et autres professionnels des alpages ont débattu dans un café pour débattre de la vie future des alpages et du métier de berger.

La relève des bergers

En moyenne, un berger reste 5 ans dans le métier : 7 ans pour un homme, 2,5 ans pour une femme. « Les bergères ne restent pas longtemps car elles ont des projets de vie et de travail », explique Bruno Caraguel, directeur de la Fédération des alpages de l'Isère (FAI). Pourtant, la relève, il y en a besoin. Certains éleveurs changent de bergers chaque année, voire même « se font planter » au dernier moment. Après avoir travaillé avec deux bergères, Solange Brun-Prince, éleveuse à Chapareillan, se retrouve sans berger pour l'année prochaine. « On ne sait pas trop comment on va gérer 2019, et comment on va gérer avec le loup », confirme-t-elle. C'est d'ailleurs la question principale de cette assemblée. Les conditions d'alpages ont bien changé en quelques d'années. « Maintenant, avec les chiens de protection et l'hypersurveillance, comment on accompagne le stress et les tirs possibles ? », interroge une femme d'éleveur.

Travailler à deux

« C'est un enjeu d'occupation de territoire. 1 300 têtes, un berger et des loups, ça ne peut pas tenir. Dans certains pays, c'est une famille entière qui monte au hameau pour l'été », raconte Mickaël Thévenin, doctorant en anthropologie. Il existe des financements pour un aide-berger en France mais pour les invités ce n'est pas toujours la solution. L'aide est parfois utilisée pour financer le berger et non pas l'aide-berger, et ce dernier est parfois confondu avec un apprenti. « Il y a la place et la nécessité d'avoir deux reconnaissances et au même salaire », confirme un membre de la FAI. Julien Vilmant travaille avec sa compagne Chloé Dehaene à l'alpage de Combe-Madame. Pour

eux, il y a un intérêt d'être deux bergers. « On a plus de disponibilités et on peut construire un vrai projet de vie à deux autour du pastoralisme », explique-t-il. Si cela n'est pas toujours possible, une bergère à la retraite conseille de s'inspirer d'autres massifs. « Il devrait y avoir un berger de soutien qui monte sur plusieurs alpages. Les éleveurs sont à plusieurs heures de route et on les voit trois fois dans la saison. Et ce n'est pas la même chose, l'éleveur c'est notre patron ». Il y a déjà les brigades d'appui dans le plan loup 2018-2023 mais qui s'occupent des problèmes de prédation. « Au-dessus de 1 200 brebis, il faudrait imposer deux bergers. En-dessous de ce chiffre, il faut un aide-berger », propose un invité.

Se former au métier

A deux bergers, il est aussi possible de répondre à des problématiques particulières, comme la gestion touristique ou encore l'amélioration des cabanes en alpages. « Il faut réfléchir au niveau de recrutement. On balance sur le terrain, parfois sans formation. Pour rassurer les employeurs, il faudrait un minimum de formation sur ce que les gens vont rencontrer », argumente Bruno Caraguel. Il existe par exemple une maison du berger ou l'école du Merle qui forme les futurs bergers en un an. La FAI réfléchit aussi à une formation courte et concrète à proposer aux bergers lorsqu'ils prennent le premier poste. Et prendre conscience du métier. « Le pastoralisme c'est 2 000 salariés en France, y compris le week-end », explique-t-il. Berger, « ce n'est pas un art de vivre, c'est un métier ». Les films diffusés l'ont bien montré. ■

Virginie Montmartin



Chloé Dehaene et Julien Vilmant travaillent à l'alpage de Combe-Madame.